

# IL ÉTAIT UNE FOIS À FARAFRA

PHOTOS *Catherine Hyland*

L'incroyable géologie du désert blanc égyptien et son passé fabuleux ne sont pas aisés à comprendre. Il y a plusieurs milliers d'années, cette terre était luxuriante et fertile. Aujourd'hui elle est aride, et ceci depuis l'époque des pharaons. Simon Ings a visité ce lieu étonnant et nous dévoile son histoire remarquable.





Double page précédente : à El-Jayame (ou Sahara al-Beida) dans le désert blanc, les changements climatiques ont fait surgir une quantité de roches dures qui se dressent comme les pièces d'un jeu d'échec. Ci-contre : le sable et les rochers changent de couleur suivant l'heure de la journée, prenant de chaudes tonalités orange ou pêche au coucher du soleil. Page de droite : vieux de millions d'années, et semblables à une avalanche de neige, ces rochers incrustés de fossiles, de coquillages et d'oursins rappellent l'époque où le désert était recouvert d'eau.

À cinq cent soixante kilomètres au sud-ouest du Caire, au milieu de la dépression de 680 650 km<sup>2</sup> qu'est le désert occidental égyptien, se dresse la ville de Farafra. Là-bas, s'étendent une oasis et des jardins de taille suffisante pour que chaque ancienne famille de la ville dispose d'une parcelle de dimension conséquente. On y récolte des citrons, des dattes et des olives, et de tout temps la ville s'est suffi à elle-même. On y trouve une source chaude et il est question depuis longtemps de capter l'énergie géothermique nécessaire à la ville. Pour le moment, des citernes en ciment enfouies au milieu d'un champ à cinq minutes de voiture alimentent en eau les habitants et les quelques touristes.

Parlez arabe à l'un des 5 000 Farafronis et l'Égypte des guides touristiques vous paraîtra bien lointaine. La génération la plus ancienne parle un dialecte si spécial, que les dizaines de milliers de résidents venus du delta du Nil (pour cultiver un désert devenu

fertile grâce aux forages du gouvernement) se disent déconcertés par le langage des autochtones. La culture de Farafra n'est pas exactement la culture cairote. Comment pourrait-il en être autrement ? La ville est proche de la frontière libyenne et essentiellement peuplée de bédouins qui se souviennent encore des anciennes routes des caravanes. Et surtout, Farafra est très vieille, plus vieille que Le Caire ; plus vieille même que les 5 000 années de Thèbes (ou Louxor). Le peuplement de cet endroit remonte à plus de 10 000 ans. Avant Farafra, il n'y avait aucune implantation connue en Égypte. C'est là que la population a appris à se fixer.

C'est merveilleusement romantique que d'imaginer ces avant-postes de verdure, toujours présents dans l'une des zones les plus arides du monde. À l'époque coloniale, les géographes européens, les aventuriers et les archéologues passaient avec peine d'une oasis à l'autre, carnet de notes et boussole

à la main, de Siouah à Kharga, par Bahariya, Farafra et Dakhla, foulant, comme l'a dit l'un d'eux, les ossements d'un Éden perdu sous les sables du désert. À quelques heures en voiture au sud-ouest de Farafra, on peut voir dans une grotte, gravés à l'âge de pierre sur les parois, des gazelles, une girafe et – argument sans réplique – un bateau.

Imaginer un désert recouvert d'eau ou de fleurs est simple. Le plus difficile est d'accepter le fait que cette région – aujourd'hui le parc national du désert blanc – s'est asséchée. Elle était déjà un désert du temps des pharaons et Farafra n'était qu'une halte sur la route reliant la Méditerranée au désert libyque. On n'y pratiquait pas l'élevage, le sous-sol n'était pas exploité ; même les infatigables Romains, quand ils occupaient les lieux, n'y ont foré que quelques puits artésiens. Et pourtant les rêves d'un Éden disparu subsistaient même alors – sinon pourquoi la région aurait-elle été surnommée *Ta-ihit*,





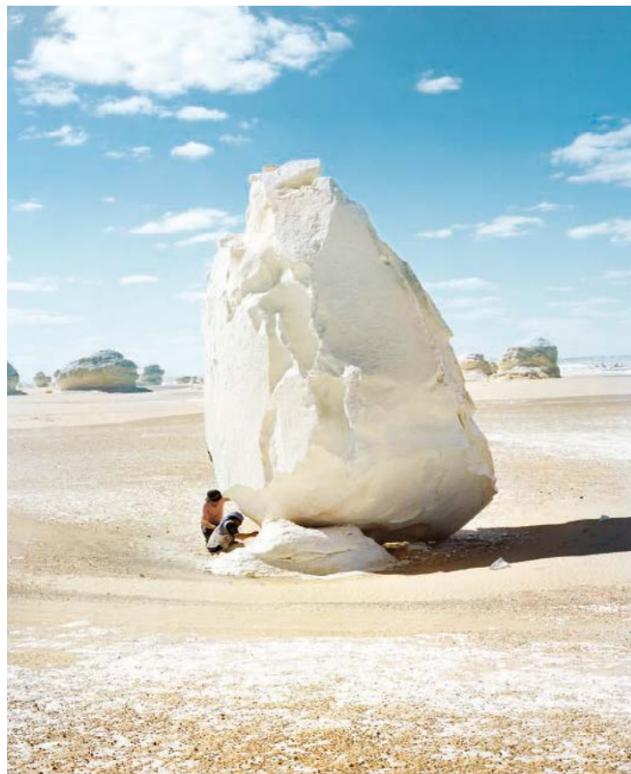
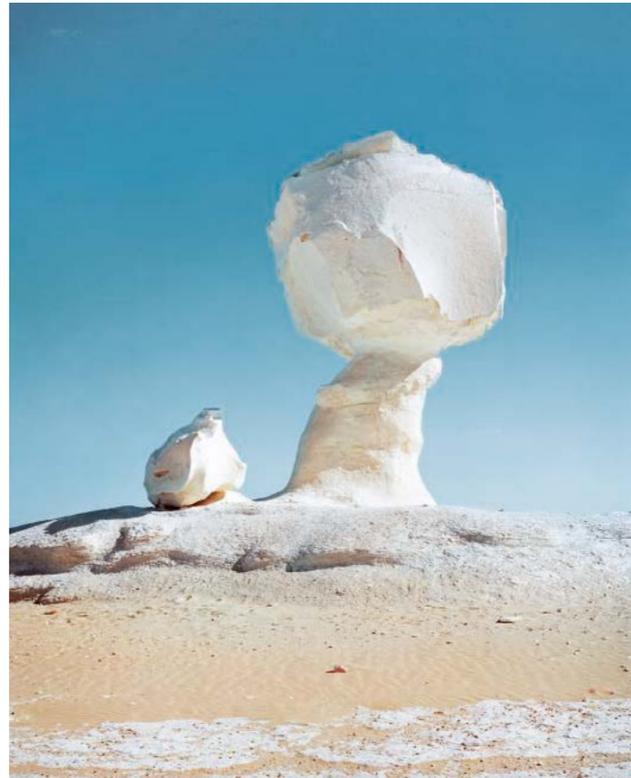
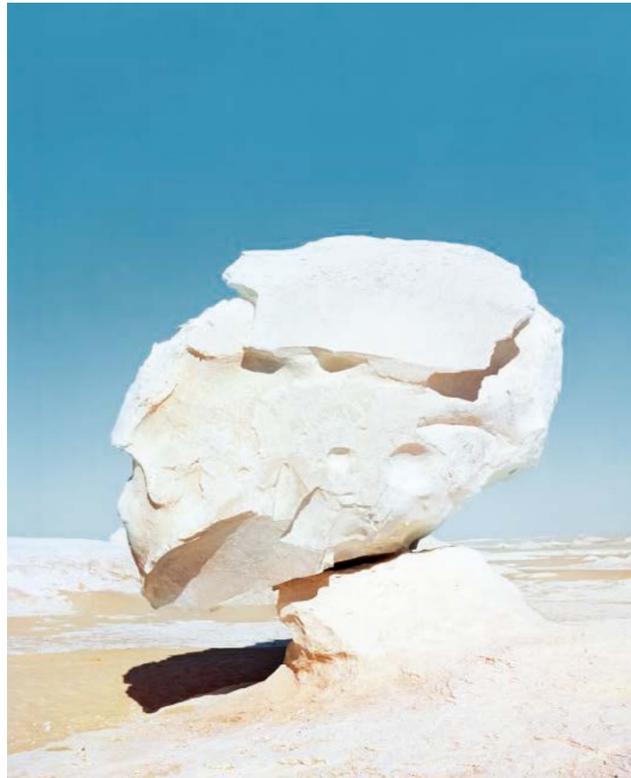
À mi-chemin entre les oasis de Dakhla et Bahariya, l'oasis de Farafra est la plus isolée du désert de l'Ouest, et la plus proche du désert blanc. Point d'eau sur une antique route de caravanes, elle offre aux Farafronis un sol fertile pour la culture et les jardins (à gauche), ainsi que pour l'élevage des chameaux et des moutons, qui sont à la base du commerce local de la laine. Ci-contre : la récolte des dattes (en haut et au centre) ; une vache broute à l'abri du soleil (en bas).

ou « pays de la vache ? ». Cependant, pas une seule vache parmi les ossements pétrifiés trouvés là. Des chameaux, oui. Des gazelles. Des autruches (les coquilles d'œufs d'autruches servaient de récipients, au point que les habitants ne se souciaient pas de faire de la poterie). Alors pourquoi une civilisation centrée sur le Nil chercherait-elle à se souvenir d'un obscur coin de désert en le transformant en pays d'abondance ? Les travaux archéologiques des 25 dernières années nous en donnent la réponse. La civilisation n'a pas débuté sur les rives du Nil. Elle a débuté ici, dans les zones humides qui entouraient Farafra. La pratique de l'élevage et de l'agriculture s'est déplacée ensuite vers l'est au fur et à mesure de l'assèchement du pays.

Vous pouvez traverser le désert blanc en voiture, mais il serait fou de le tenter sans un guide ; des chameaux et une semaine d'exploration sont le meilleur plan. Le terrain est montagneux, parsemé de roches en porte-à-faux semblables à des nuages solidifiés et, comme les nuages, leur forme est impossible à mesurer ou même à retenir. Vingt minutes de marche suffisent pour traverser une vallée qui donnait l'impression de demander une journée pleine.

Il vaut sans doute mieux découvrir ce paysage en marchant qu'en chevauchant. Des cimes impossibles se révèlent n'être pas plus hautes que des dunes. Là où le vent et le sable ont sculpté le sol de craie d'une vallée comme ils le feraient d'un glacier, il est difficile de prendre une photo qui n'évoque pas l'Islande. Tournez-vous, et vous voyez soudain le sable poussé par le vent qui passe entre les montagnes, et vous vous rendez compte que vous avez perdu de vue votre campement. Oui, marchez, mais gardez votre lucidité ; un changement de lumière et





Page de gauche : certaines formations rocheuses, façonnées par des siècles de tempêtes de sable et dressées comme des sculptures dans le désert, ressemblent les unes à un visage, d'autres à une poule près d'un gros champignon, à un arbre ou encore à un œuf posé sur un nid vide (de gauche à droite). Certaines ont un aspect monumental, comme le rocher burin (en bas à droite). Ci-contre : les bâtiments modernes de Farafra, édifés dans les années 1980, contrastent avec les anciennes maisons traditionnelles en terre des Farafonis, dont beaucoup sont délabrées à cause du manque d'entretien. Les habitants vivent dans les hameaux autour de la ville.

toutes les couleurs se transforment. Et rien, absolument rien dans cet endroit magique n'a le même aspect vu de deux angles différents. C'est un pays que la symétrie a oublié.

Le désert blanc est généralement blanc, ou plutôt de la couleur créée par la réfraction du soleil sur la craie laissée par les lacs – toutes les nuances de l'orange, du mauve et à l'aube, un improbable bleu arctique. Les traînées noires sont des nodules de fer provenant d'anciens volcans ou les restes fossilisés d'acacias. Par endroit le sol est jonché de fragments de pierre. Les troncs grêles de jeunes tamaris sont encore enracinés dans la craie, transformés en pierre tendre que l'on peut briser entre ses mains.

La région est maintenant asséchée depuis de si longues années que sa géologie ne se souvient plus de la pluie. On n'y voit aucun fossé de drainage, pas de ravine ni de lit de rivière, seulement les rives de lacs anciens, et même celles-ci sont difficiles à repérer dans un paysage aujourd'hui entièrement dessiné par le vent et le sable.

Quand les vaisseaux *Mariner 9* et *Viking* ont pris des photos de Mars, la NASA a passé au crible sa photothèque d'images satellite pour y trouver le plus proche équivalent terrestre de ce qu'elles leur montraient. En trouvant un morceau de Mars sur la terre on peut accélérer l'étude de Mars. Et l'étude du désert blanc aide la NASA à préparer sa mission spatiale. Dans une autre partie du désert on arpente le fond de grands lacs qui s'étendaient autrefois jusqu'à l'horizon. La craie en ces endroits a presque disparu sous l'effet de l'érosion, ne laissant que des blocs isolés, creusés à leur base par le sable propulsé par le vent, jusqu'à ce qu'ils ressemblent à d'énormes sculptures abstraites,



haut perchées sur d'étroits piédestaux. Leur forme rappelle celle de capitales en ruine, de cités anciennes, de crânes géants pétrifiés, de trônes en forme de coquillages, d'un sphinx (évidemment) et, rabaissant un peu le niveau, d'un gallinacé. Au milieu de ces tours bizarres, la vue comme l'esprit lâchent prise facilement, car rien n'est ce qu'il paraît être, rien ne reste semblable lorsqu'on l'observe. Les bruits peuvent aussi déconcerter dans cet espace immobile et silencieux. On croirait entendre marcher une armée tandis que l'on avance au milieu de ces formes changeantes dont les bases érodées vous renvoient l'écho de vos propres pas, répété à l'infini. Ailleurs, les sculptures plus petites vous arrivent à peine à la taille et s'étendent sur des kilomètres comme de jeunes nuages attendant de gonfler et de s'échapper de la Terre. L'idée est poétique, mais les roches elles-mêmes le sont, comme les rocailles d'un vaste jardin défunt.

Et retour sur le sable, coupant comme de la pierre ponce, sur la route, une double voie où ont jadis trotté les chameaux. Retour à la ville, électrifiée en 1981, progressant avec son temps avec ses hôpitaux et ses écoles – il y existe même une université à portée de bus.

À Farafra, on vous invite facilement dans l'un des jardins qui ont, pendant des millénaires, nourri la ville et soutenu une petite activité commerciale. Tout visiteur soucieux de comprendre comment fonctionne cet endroit bénéficie d'un simili laisser-passer (trop de touristes, mal préparés, font une courte visite dans le désert et s'enfuient). Nous avons savouré le thé en regardant la récolte des dattes, hochant tristement la tête tandis que notre guide (également notre hôtelier, membre d'une ONG, candidat politique et musicien organisant des concerts dans le désert) nous expliquait comment le centre de Farafra avec ses bâtiments de terre avait aujourd'hui presque entièrement disparu, inhabité et négligé, tandis que les familles locales donnaient la préférence aux constructions en béton, chaudes en été et froides en hiver.

Cela devrait changer. L'idée d'une ville aux maisons de terre bordant des ruelles sinueuses et ombragées peut paraître étrange aux résidents actuels, mais pour les nouveaux touristes occidentaux, c'est le modèle d'une modernité durable. Un jour Farafra se rebâtira nouvelle et différente – et ce ne sera pas la première fois en dix mille ans. ♦